



HAL
open science

L'Attention et ses envers

Anthony Pecqueux

► **To cite this version:**

Anthony Pecqueux. L'Attention et ses envers : L'immersion dans un cercle de parole, le Parlons-En. Revue Corps-Objet-Image, 2020, Théâtres de l'attention, 4. hal-02532833

HAL Id: hal-02532833

<https://hal.science/hal-02532833>

Submitted on 15 Apr 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ATTENTION

Anthony

ET SES ENVERS

Pecqueux

L'IMMERSION

DANS UN CERCLE

DE PAROLE,

LE PARLONS-EN

Vieille obsession de la psychologie positive naissante du XIX^e siècle (Wundt, James...), les neurosciences se sont réemparées, voilà une vingtaine d'années, de la question de l'attention.

Si pour ces dernières l'attention est essentiellement un « phénomène de biais », soit un ensemble d'opérations de filtrage situées au niveau du cerveau, c'est ici à partir de la notion de *membrane* et à l'échelle d'un groupe — le *Parlons-En* — qu'Anthony Pecqueux, à la suite de l'inclassable sociologue américain Erving Goffman, se penche sur l'attention et son envers, l'inattention sous ses multiples formes.

En ethnographe, il observe et rend compte des dispositifs, moyens, modes favorisant l'immersion et l'interaction dans un cercle de paroles d'une trentaine de personnes aux intérêts hétérogènes. La question de l'attention prend une dimension autant technique que politique lorsqu'il s'agit de la « faire », d'organiser des porosités et des étanchéités entre des foyers d'attention potentiellement concurrents.

L'attention fait partie de ces concepts pour lesquels il est vain de chercher à différencier ce qui relève du domaine de la perception ou de l'action. Elle relève tout à la fois de l'un et de l'autre, et l'immersion n'y coupe pas : elle se définit tout autant comme le fait de plonger (ou être plongé) qu'être pris dans une ambiance ou par une occupation – comme si c'était tout un. L'immersion tend en outre à coloniser toujours un peu plus l'imaginaire contemporain, pour qualifier nos expériences culturelles en général (les jeux vidéo, la réalité virtuelle, dernièrement un type de théâtre, etc.), mais aussi pour qualifier des méthodes d'investigation (journalistique, policière ou scientifique)¹. On peut considérer que ce qui est entendu par ce terme revient à l'accomplissement d'une activité prenante, dans laquelle on se plonge entièrement – en y consacrant toute son attention, éventuellement avec le concours de dispositifs et médiations.

Si je souhaite m'atteler à ces questions ici, c'est à partir d'un étonnement d'ethnologue. Alors que ma collègue architecte Laure Brayer et moi suivons depuis plus d'un an les échanges du Parlons-En, espace non-institutionnel de parole instauré en 2009 à Grenoble, et qui vise à mettre en débat les sujets concernant les « grands précaires »², nous échangeons pour la première fois les rôles ethnographiques en ce soixante-sixième Parlons-En de mai 2016 consacré aux maraudes : à Laure la prise de note des propos échangés, à moi celle des gestes, mouvements, déplacements... À la fin de cette séance, je m'aperçois que j'ai passé le plus clair de mon temps le nez et les yeux en l'air, à guetter ces mouvements, alors que d'habitude je suis le nez dans mon carnet à essayer de noter au maximum ce qui s'échange. Je m'aperçois également que nous ne sommes pas nombreux dans ce cas : il n'y a guère que Claire, qui ce jour est en charge de l'animation (faire tourner le micro aux personnes qui demandent la parole), et Caro, une habitante de la rue qui réalise le travail invisible de *care* et de maintenance de l'assemblée (remettre à passer une cafetière quand elle est vide, aller chercher une chaise et agrandir le cercle pour le nouveau venu, etc.). Tous les autres sont plongés dans les échanges – ce qui ne signifie pas que nous trois ne soyons pas attentifs.

Prendre au sérieux cet étonnement m'a amené à retourner vers les approches sociologiques qui, afin de saisir les mécanismes de l'immersion dans une activité, mettent en évidence l'intérêt de la penser conjointement avec son opposé, le retrait, le soulagement, la respiration (« la tête hors de l'eau »). La définition par Erving Goffman de l'interaction focalisée peut

être lue de ce point de vue, puisqu'il s'agit pour lui d'un « engagement de face » qui de fait mobilise l'attention, mais qui est aussi marqué par son envers : une forme d'« inattention sans effort » (Goffman 1961, 24) vis-à-vis du monde environnant et ses sources innombrables de distraction. Cette définition paradoxale, engageant tant l'attention que l'inattention, permet de problématiser ensemble ce que « l'attention observe » et ce qu'elle laisse dans l'ombre, comme les deux faces de son activité. Cette double dynamique (d'agrégation ou de plongée, et de séparation ou de retrait) pose des questions vives à l'interaction et aux scènes de l'attention. C'est dire que l'immersion va m'occuper selon trois dimensions enchevêtrées : 1/ comme un problème pratique pour les présents, entre le mini-monde qu'ils forment et les mondes environnants qui l'enveloppent ; 2/ comme une opération propice pour observer l'envers inévitable de l'attention, l'inattention, et certains de ses effets ; et 3/ comme une des voies par laquelle expérimenter ce que cela ferait à l'analyse que de ne pas rejouer la sempiternelle opposition entre passivité et activité.

POUR GOFFMAN,
UNE INTERACTION FOCALISÉE EST
UN « ENGAGEMENT DE FACE » QUI
MOBILISE L'ATTENTION, MAIS ELLE EST
AUSSI MARQUÉE PAR SON ENVERS :
UNE FORME D'« INATTENTION SANS
EFFORT » VIS-À-VIS DU MONDE
ENVIRONNANT ET SES SOURCES
INNOMBRABLES DE DISTRACTION

UNE CONVERSATION À TRENTE

Une fois par mois, le Parlons-En réunit entre vingt et cinquante personnes durant deux heures, dans la salle polyvalente de la maison des habitants du centre-ville de Grenoble. Les personnes présentes sont des (ex-)habitants de la rue et des travailleurs sociaux, des bénévoles, des personnes mobilisées dans des associations à caractère social et humanitaire, ainsi que des citoyens plus ou moins ordinaires : militants, élus parfois, journalistes ou chercheurs. Au cours de ce rendez-vous mensuel, les propos s'échangent librement autour de thématiques qui émergent des problèmes rencontrés par les participants : la trêve hivernale, l'hygiène, la santé, les jeunes en errance... L'objectif affiché du Parlons-En est alors que la parole individuelle se transforme peu à peu en recherche de solutions collectives. Il est « un espace de débats et de projets par les habitants de la rue et de la ville », selon le site internet dédié, et certains projets en sont issus comme un atelier de bricolage participatif, la « Piscine », le collectif grenoblois Morts de Rue, un chenil solidaire, ou encore le « Lieu » : lauréat en 2017 du budget participatif organisé par la municipalité, lieu ouvert à tous pour bricoler, échanger, se reposer...

¹ Dans les deux types de cas, il semblerait que soit retenue la proximité avec les questions de participation et plus largement avec l'anthropologie capacitaire (Genard, 2013) qui caractérise l'époque, alors qu'on pourrait y voir l'inverse (un lâcher prise).

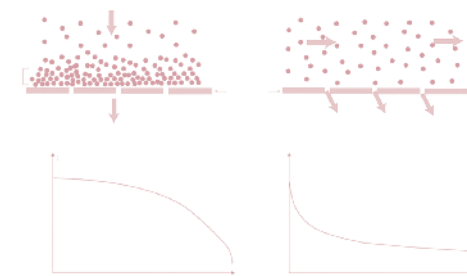
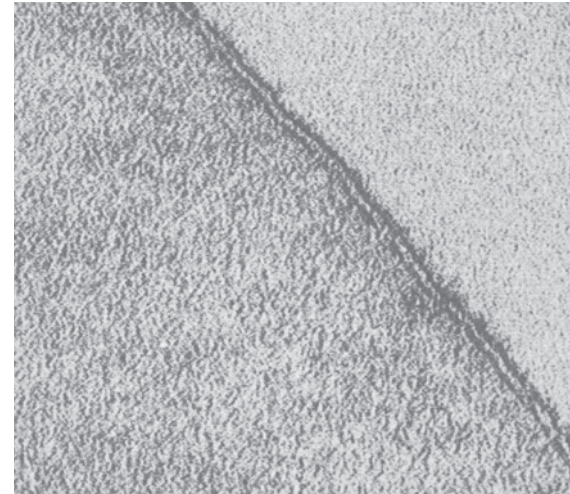
² Il s'agit d'une ethnographie en cours, dans le cadre du projet HAPARÈTRE (ANR-14-CE29-001 1).

L'échange de paroles est entouré de temps de sociabilité : le partage d'un petit déjeuner avant, puis d'un repas à la fin. L'échange en lui-même se réalise en cercle, et avec l'appui d'un micro relié à une sono. De manière générale, en guise de première définition : le cercle de parole désigne un arrangement de visibilité et d'audibilité maximales et généralisées, facilité par des animateurs, et qui assure que chacun sera vu et entendu (même des plus éloignés) pour peu qu'il prenne la parole et qu'il le fasse dans le micro. Les conditions de visibilité (cercle), d'audibilité (écoute), de rythmicité (micro et tours) de la parole, ainsi que la recherche d'égalité de statut entre les participants forment les piliers de la politique du sensible du Parlons-En. En cela, il est une forme d'interaction qui organise tant la prise de parole que son écoute, avec, par conséquent, des centralités tournantes.

Ces premiers éléments disent qu'un tel cercle correspond à ce que Goffman appelle une « interaction focalisée » (1961, 24) : « une espèce de communication qui advient quand des personnes se rassemblent et coopèrent ouvertement au maintien d'un seul foyer d'attention » (par contraste avec l'interaction non focalisée, comme le coup d'œil furtif jeté quand on traverse une voie). Cela correspond à n'importe quelle conversation, sauf qu'il s'agit ici d'une conversation à vingt, trente participants (parfois plus), ce qui fait du maintien d'un foyer d'attention principal un enjeu constant pour l'activité elle-même.

Retournons au Parlons-En de mai 2016 : le premier temps, « Les actus de la rue », destiné à partager les principales nouvelles des mondes de la précarité à Grenoble depuis un mois, vient de se terminer ; on entre dans le sujet du jour, « Les maraudes », qui s'est imposé du fait de critiques émises lors de précédents Parlons-En par des bénéficiaires concernant un manque de coordination entre les différentes maraudes, voire d'effets d'embouteillages ou de concurrence. Une première prise de parole par un bénévole, qui partage ses doutes quant à l'utilité de son action, oblige le responsable de cette maraude, Sébastien, à prendre la parole directement après, pour une longue tirade plus positive. Un ex-habitant de la rue lui pose gentiment mais directement la question de la course entre les maraudes. Sébastien répond en pointant la responsabilité sur les autres maraudes, ce qui provoque une réaction immédiate et viscérale : c'est-à-dire une main levée de manière énergique et soudaine de la part de Mylène, la jeune femme qui représente ce jour une autre maraude.

De son côté, Caro, toujours aux aguets pour réaliser des gestes de sollicitude ou d'hospitalité, va s'entretenir en aparté avec Jean, un jeune grand-père venu avec un bébé, et qui est en train de le bercer en dehors du cercle. Un participant habitué montre à Claire le doigt de Mylène qui s'est dressé dans



son dos en réaction à ce que dit Sébastien ; Claire se retourne, voit Mylène, et adresse un sourire à l'habitué pour lui manifester qu'elle a saisi. Caro a vu tout cela ; elle va parler à Mylène puis retourne auprès de Jean. Cinq autres personnes montrent encore Mylène à Claire au moment où l'on sent que le micro va circuler. Mais Caro vient récupérer le micro auprès de Claire et en annonce la raison (comme pour s'excuser de passer outre les demandes de parole) : « Il faudrait qu'on laisse parler Jean parce qu'avec le bébé, il ne va pas pouvoir rester longtemps ». Jean présente donc sa structure, une maraude catholique auprès des prostituées de Grenoble. Pendant ce temps, Sébastien, qui n'a pas vu les réactions de Mylène, est en train de quitter progressivement la salle ; alors Mylène ne tient plus et s'interpose vocalement deux fois par-dessus Jean pour demander la parole. Le micro finit par lui échoir : la vive polémique entre eux peut avoir lieu.

E. GOFFMAN ET L'(IN)ATTENTION DANS L'INTERACTION

Cette séquence dense aide à entrer dans l'intensité de ces deux heures mensuelles de Parlons-En et pointe l'intérêt d'enquêter sur l'attention qui s'y déploie. Elle servira à donner corps au point théorique que je propose désormais, à partir de *Fun in Games*, un texte important de Goffman mais assez peu connu en dehors des *Game Studies*. Il y pose que toute interaction constitue une forme d'immersion dans un monde partagé entre les différents participants ; de là, il cherche à problématiser le lien entre cette interaction-immersion et le monde plus vaste dont elle se coupe par le biais d'une membrane qui sélectionne ce qui, du monde plus vaste, peut ou non passer dans l'interaction-immersion. Pour élaborer ce modèle, Goffman file la métaphore de la partie de poker, et plus largement des activités ludiques (*games*) en tant qu'elles sont des « activités bâtisseuses de monde » (p. 25, *world-building activities*), au-delà du seul jeu (*play*) et de ses règles. Il définit alors l'interaction focalisée ou la rencontre comme un « petit regroupement écologique réuni par le regard » (p. 17), qui se caractérise par un « unique foyer d'attention cognitive et visuelle », une « ouverture mutuelle et préférentielle pour la communication verbale » et une « pertinence mutuelle exacerbée des actes » – soit : toutes caractéristiques présentes dans la séquence de Parlons-En. Il définit l'interaction focalisée comme un engagement de face pouvant s'accomplir suivant des degrés d'engagement mutuel différents, depuis la pure co-présence (comme somnoler côte à côte), jusqu'à la pleine co-participation. Il qualifie ainsi d'immersion un engagement dans une activité qui génère une forme d'« inattention sans effort » (*loc. cit.*) vis-à-vis du monde environnant et de ses sources de distraction. Cela

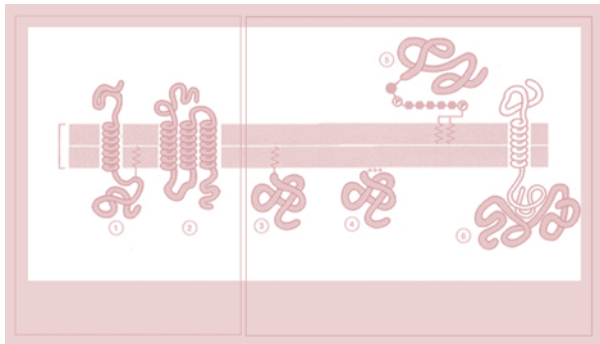
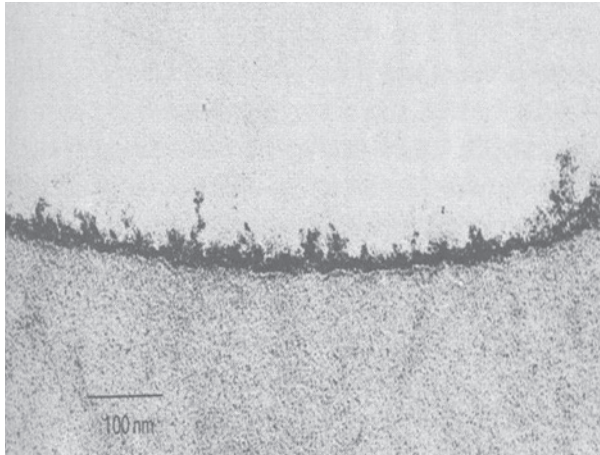
conduit à fabriquer une « frontière autour des participants », ou mettre en place une « barricade encerclante » (p. 32) par le biais de règles de non-pertinence se déployant à même la situation pour y organiser, en pratique, ce qui du monde environnant n'a pas à pénétrer la présente interaction. Très vite, ces images de séparation nette (frontière, barricade) sont infléchies : *sieve* ou *screen* (tamis, filtre) sont préférés, et le texte se stabilise autour du terme de membrane. Il n'est plus alors question de séparation nette, mais de choses qui passent et d'autres non : « comme un tamis, cela autorise un certain nombre d'éléments d'origine externe à s'infiltrer dans la rencontre » (p. 28). C'est dire que cette membrane a une fonction déterminante de sélection (p. 59).

Par là émerge un ordre local, *sui generis*, à savoir « un monde de rôles et d'événements accompli localement » (p. 29), ou « comme un monde en soi » (p. 63). Le tamis opère à partir de règles de transformation qui se déploient à même l'interaction (et non qui seraient édictées avant, ailleurs). Par exemple, au Parlons-En, cet ordre local fait que des habitants de la rue et des précaires peuvent être des éléments centraux de l'interaction, ce dont ils ne font pas si souvent l'expérience dans le vaste monde ; cela renvoie déjà notamment au fait que Caro peut se permettre de prendre le micro et de perturber l'ordre des prises de paroles – et autre élément intéressant : elle le fait non pour elle mais pour donner le micro à une autre personne.

Se révèle progressivement un enjeu central par rapport au « maintien d'un seul foyer d'attention » : celui de garantir l'engagement dans l'interaction à la fois dans la durée et dans une juste mesure, ni trop, ni trop peu, afin d'éviter les débordements de toute sorte (p. 36). L'interaction fait proliférer un mini-monde, qui tisse certains liens avec le monde environnant, la membrane se chargeant de qualifier ce « certains », de le juguler ou au contraire de le rappeler, de l'amplifier si nécessaire.

À partir de ce schéma général tripartite (mini-monde / membrane / monde), Goffman va introduire tous les petits accroc qui peuvent le gripper et toutes les adaptations dont il va se rendre capable pour les faire entrer dans le cadre. D'abord, l'entre-accordage au sein du mini-monde n'est pas forcément automatique ni généralisé ; d'où la distinction entre *euphoria* et *disphoria* (p. 38 sqq), qu'on peut traduire par ces vieux mots d'accordance et discordance. Ces derniers permettent par exemple de rendre compte des

L'INTERACTION FAIT PROLIFÉRER UN
MINI-MONDE, QUI TISSE CERTAINS LIENS
AVEC LE MONDE ENVIRONNANT,
LA MEMBRANE SE CHARGEANT DE
QUALIFIER CE « CERTAINS », DE LE JUGULER
OU AU CONTRAIRE DE LE RAPPELER,
DE L'AMPLIFIER SI NÉCESSAIRE



situations où des nouveaux venus font irruption au sein d'une interaction absorbante ; ou encore ils éloignent ces échanges d'une recherche à tout prix de consensus, e.g. pour faire place à la réaction de Mylène. Ensuite, il s'agit de caractériser les « incidents » susceptibles d'advenir, c'est-à-dire les événements « qui font soudainement monter le niveau de tension » (p. 42), comme un lapsus ou comme la mise en cause par Sébastien des autres maraudes ; ils rendent particulièrement vulnérables les rencontres qui s'ingénient à « suivre la règle délicate et usuelle de “ne pas faire attention” aux défauts » (*ibid.*). On saisit combien elles sont construites sur un équilibre précaire, puisque le moindre mot peut mettre ces « défauts » au centre. Cela provoque alors des « intégrations » : ces actes qui cherchent à transformer les incidents pour les faire entrer dans le cadre, et diminuer par là la discordance (p. 44), par exemple en changeant de sujet de conversation quand elle tourne à l'aigre. Goffman accorde ensuite une importance particulière aux débordements (p. 50), dans la mesure où avec des engagements de face, les émotions sont à fleur de peau et particulièrement visibles, comme la réaction viscérale de Mylène, perçue par de nombreux participants ; les débordements peuvent être intégrés par une « non-perception laborieuse » (p. 51), mais cela a aussi pour effet d'augmenter la tension globale de l'interaction. « C'est pourquoi l'état émotionnel visible des participants devra être accordé sur l'air et le tempo de la mélodie soutenue dans l'interaction » (p. 50). Enfin, il faut se montrer attentif aux jeux de scène secondaires (*byplay*, p. 55 sqq), comme quitter momentanément le cercle de parole pour se soulager ; ces jeux ont souvent un effet de « soupape » (p. 56). Ici, c'est tout le jeu de Caro, notamment avec Jean en dehors du cercle, pour organiser sa prise de parole.

L'IMMERSION DANS LE PARLONS-EN: FONCTIONS DE LA MEMBRANE ET ORGANISATION DE L'ATTENTION

Aussi, au-delà des éléments de la séquence déjà commentés, il faut revenir au traitement différencié de l'espace et du temps, et d'abord à la spatialisation particulière de l'interaction au sein du Parlons-En, qui fait sentir la membrane : à la jonction entre le cercle et ses entours, avec différents niveaux de sas. Elle devient d'autant plus perceptible quand une personne quitte le cercle, plus ou moins longtemps ou loin : pour se servir un café sur la table dévolue, en bordure du cercle, après la prise de parole préparée à l'avance sur le sujet du jour ; pour bercer le bébé, comme Jean ; ou pour sortir fumer une cigarette, afin de décompresser des paroles jugées démagogiques ou offensantes tenues par un

élu. Dans ces cas, on peut quitter l'immersion sans forcément quitter l'écoute, comme les fumeurs qui tendent l'oreille vers le cercle quand les températures permettent de garder la porte de la salle ouverte³ – un tamis concret.

La membrane n'opère certes pas qu'au niveau spatial, mais aussi temporel. Avant le temps d'échange qui commence vers dix heures, on peut partager un petit-déjeuner organisé autour de deux tables (café ou thé, croissants ou pains au chocolat) ; c'est l'occasion de multiples cercles de conversation. À partir de dix heures et quart, l'animateur appelle avec le micro à un passage collectif dans le cercle. Vient ensuite un préambule où il explique le Parlons-En et ses règles, puis le micro fait le tour du cercle et chacun s'y présente librement. Puis viennent les deux temps : les « actus de la rue », et le sujet du jour.

Ces techniques de mise en rythme possèdent leurs propres théories pratiques bien connues des mondes militants (par exemple : Starhawk, 2015) ; elles correspondent assez exactement à ce que Goffman appelle la fonction d'accordance (1961, p. 40-41). Elles portent autant sur la prise de parole que sur l'écoute, sur la spatialisation que sur l'organisation de l'hospitalité de cet espace : un cercle et non des rangées de chaises (comme dans la salle de classe), parler chacun à son tour dans le micro et non laisser s'exprimer ceux qui crient plus fort que les autres... Elles ne laissent pas non plus au hasard ce qui vient avant (le petit-déjeuner), après (le partage d'un repas même sommaire) ou encore entre les Parlons-En (établir le compte-rendu, le publiciser, choisir le sujet du mois suivant...). En outre, se trouve à l'œuvre une phénoménalisation de ce co-engagement et de la politique du sensible qui le soutient : l'animateur en tête ainsi que d'autres membres rappellent qu'il faut bien parler dans le micro quand ce n'est pas le cas, essaient de faire conclure celui qui monopolise trop la parole, de privilégier le passage du micro à ceux qui n'ont pas encore parlé même si d'autres avaient levé la main avant, de signaler ceux qui veulent réagir à ce qui vient juste d'être dit avant de changer de sujet, etc. On comprend bien pourquoi Caro passe le micro à Jean même si cela trouble l'ordre de l'interaction : ce nouveau-venu au Parlons-En qu'elle-même a invité s'apprête à partir alors qu'il est porteur d'un témoignage sur le sujet du jour... Si le Parlons-En cherche l'accordance pour ce qui est de l'engagement dans l'interaction, il aménage également une place pour la dimension agonistique des échanges (alors que Goffman semble tenir accordance et discordance comme mutuellement exclusifs : soit l'un, soit l'autre). Le dissensus entre Mylène et Sébastien n'est pas esquivé, il faut au contraire qu'il puisse avoir lieu. Plutôt que de changer de sujet en cas de dispute, il s'agit d'épuiser ce sujet pour bien situer la teneur de la dispute, sans forcément chercher à trouver un accord.

³ Je renvoie à ce que j'ai appelé des « torsions sensorielles » (Pecqueur, 2014), à savoir ces hésitations d'engagement entre deux situations distinctes mais « à portée ».

Ainsi la situation semble exiger beaucoup de choses : le Parlons-En organise le maintien d'un foyer principal d'attention à partir d'une pleine co-participation (où tout le monde voit et entend les autres) ; avec de potentiels dissensus dans les échanges ; et à partir d'une recherche de symétrisation des statuts, notamment en laissant au vestiaire les attributs sociaux externes : aidants comme aidés, élus comme administrés, etc., ont le même droit à la parole. Je fais l'hypothèse ici que cela devient trop exigeant si la promesse d'une égalisation des statuts se trouve mise en échec : pourquoi rester immergé dans l'interaction si concrètement ce sont toujours les mêmes qui parlent, s'il se révèle qu'une fois de plus les dés sont pipés ?

Cette hypothèse révèle l'importance de la membrane, et ce au-delà de la dimension spatiale où elle semblait jusqu'alors cantonnée : sa fonction de sélection porterait en grande partie à l'endroit de ces attributs sociaux externes ; mais cela serait trop simple si elle ne faisait que « les laisser au vestiaire ». Les habits et plus généralement les apparences sensibles (les odeurs, les techniques du corps, les ustensiles comme les carnets de note, les agendas, les lunettes...) ne cessent de les rappeler. Au-delà : quand un sans-abri, un maraudeur ou un militant du Droit Au Logement vient au Parlons-En, c'est pour parler de son expérience de sans-abri, de maraudeur ou de militant du DAL, parce que son expérience rentre dans le thème du jour ou parce qu'il a quelque chose à partager. Idéalement même, comme souvent dans les réunions larges qui, nous dit Goffman (p. 70), permettent « d'élargir les horizons sociaux des personnes à travers, par exemple, la décontraction avec les pontes », ces débats assurent une certaine fonction carnavalesque : comme quand un sans-abri tacle publiquement l'adjoint du maire de Grenoble aux affaires sociales.

Pour aller plus loin : la visée d'égalisation des statuts entre les participants ne va pas avec un gommage des personnes, comme souvent dans les dispositifs participatifs. Ici, la parole est au contraire indexée sur l'expression des témoignages personnels. Ainsi, sous cet angle : qu'est-ce qui est laissé au vestiaire, qu'est-ce qui ne doit pas s'inter dans cette interaction ? Avec la métaphore organique de la membrane, cela change à chaque fois (selon l'ensemble des paramètres qui instituent la rencontre : les présents, le sujet, le contexte...) ; postulons tout de même *a minima* qu'il s'agit de l'utilisation d'attributs externes à l'interaction pour faire valoir des prérogatives sur cette dernière. Par exemple : vouloir parler en premier car on est élu ; ou en faire trop, étaler sa supériorité sociale face à un « précaire manifeste ». L'égalité n'est donc pas seulement théorique, elle est aussi pratique au sens où elle doit transparaître dans tous les comportements ; elle a trait au droit égal de chacun à être là, à prendre la parole et à être écouté. Voilà des objets d'attention particuliers dans la mesure où ils actualisent l'ordre propre de ce mini-monde.

POUR CONCLURE

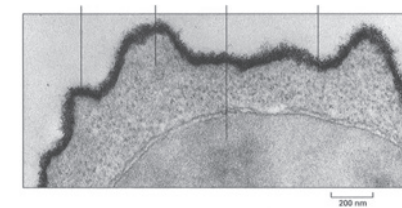
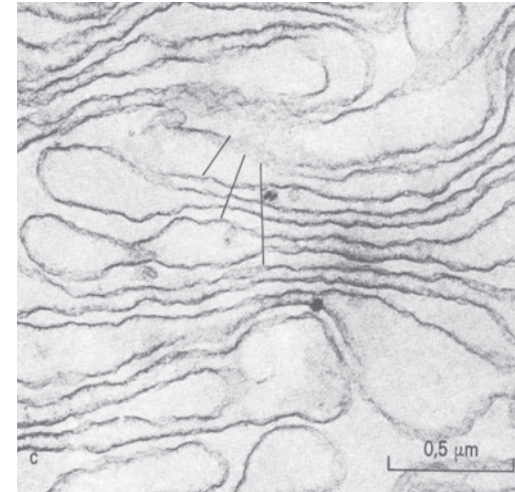
Premièrement, l'immersion se présente comme un problème pratique pour les acteurs. Cela pointe l'importance, dans une telle rencontre, d'organiser des « effets d'envoûtement présentiel » (Citton, 2014) qui conduisent à donner toute son attention à un autre. En complément à une perspective qui qualifierait une telle situation d'*empowerment*, il pourrait être heuristique de partir du terme de « passibilité », antonyme à impassibilité. À travers la passibilité, une expérience apparaît comme une « traversée dans laquelle celui à qui l'événement arrive s'expose, court des risques, voire des dangers, met en jeu son *self* » (Quéré, 2002, p. 140). Le Parlons-En et sa politique du sensible particulière ne peuvent aller sans la passibilité : on ne fait pas que prendre la parole, le plus souvent on se contente d'écouter, et sans rester impassible. Se trouve ainsi thématiqué de

L'« INATTENTION SANS EFFORT »
REDOUBLERAIT LE PARADOXE : *ET PLUS*
JE PORTE ATTENTION, PLUS LE MONDE
SE DÉPEUPLE DES CHOSES AUXQUELLES
JE NE PRÊTE PAS ATTENTION – PLUS
J'AUGMENTE EN QUELQUE SORTE
« LE NOMBRE DES VICTIMES »

manière originale le couple problématique parler / écouter, qui ne se réduit pas à activité / passivité : il y a bien des manières d'écouter, depuis la réception empathique des propos jusqu'à la réaction viscérale de Mylène. Cela permet de se montrer attentif d'une part à l'art délicat de la distribution du micro, et d'autre part à la capacité de rebond à un propos dans la mesure où elle

fait progresser le débat général – ce à quoi peine une distribution de la parole dans le strict ordre chronologique. Pour autant, cette capacité de rebond doit être « retardée au maximum » dit Pierre (un des piliers du Parlons-En), pour qu'il y ait réellement écoute : pour qu'elle ne soit pas uniquement réaction viscérale (où souvent on s'arrête sur une partie seulement des propos, où donc l'écoute n'aurait été que partielle), mais une réaction « informée » en quelque sorte par une passibilité première, par une véritable écoute.

Deuxièmement, l'« inattention sans effort » (*loc.cit.*) qui caractérise une profonde attention ajoute une strate à ce que Jérémy Damian appelle dans son texte introductif un « principe de peuplement assez paradoxal » : « plus je porte attention, plus je discerne et discrimine, plus le monde se remplit, se peuple de qualités, de phénomènes, de textures » (p. 20). L'« inattention sans effort » redoublerait le paradoxe : *et plus je porte attention, plus le monde se dépeuple des choses auxquelles je ne prête pas attention – plus j'augmente en quelque sorte « le nombre des victimes »* (Stengers, 2015, p. 81). Au-delà du truisme (pas d'attention sans inattention), au-delà également de mettre l'accent sur ce qui est souvent oublié (l'inattention), une telle perspective invite à envisager l'imbrication entre perception et morale, en allant du côté de la large palette



du manque d'attention et de ses conséquences : « Nous pouvons alléguer l'inadvertance si nous marchons sur un escargot, mais pas sur un bébé – il faut regarder où on met les pieds » (Austin, 1994, p. 158). En somme, il ne s'agit pas seulement de questions d'attention mais aussi de morale voire de politique – mieux : s'intéresser à l'attention ne peut manquer d'entraîner sur ces voies imbriquées.

Troisièmement, on peut aussi traiter cette part plus sombre de l'attention comme un problème ethnographique – donc en tant que l'attention est aussi un problème pour les ethnographes qui partagent l'enjeu de ne pas augmenter le nombre des victimes. De ce point de vue, la question de l'attention se présente d'au moins deux manières : sous les traits de la filature, du pistage⁴. Et, quand il n'y a aucune piste à suivre, que tout est déjà là sous nos yeux, sous les traits d'une certaine manière de se rendre attentif à la situation et d'en rendre compte.

Dans ce dernier cas, qui est le parti suivi dans ce texte, l'ethnographie peut représenter une manière de rendre visible ce qui est invisibilisé. Les activités de *care* à l'œuvre lors du Parlons-En (servir un café, proposer des croissants, refaire du café, agrandir le cercle pour les nouveaux venus, proposer une part de pizza..., ainsi que distribuer le micro) sont visibles et souvent louées avant et après le Parlons-En, mais particulièrement invisibilisées pendant – au moment où la plupart des participants sont focalisés sur le débat en cours. Et pourtant, il faut réaliser ces activités de maintenance, et l'ethnographe peut précisément les honorer : en montrant par exemple que l'intervention de Caro en faveur de Jean n'est pas une irruption irrespectueuse dans le débat mais une manière au contraire de faire place à tout le monde, ce qu'elle est seule à savoir puisqu'elle est la seule à s'être souciée de ce que Jean allait devoir partir. Enfin, l'ethnographie peut rendre visible ce qui est considéré comme peu important, de l'ordre du détail – alors que cela contribue au contraire à caractériser une culture, à la faire tenir. Je pense aux diverses activités autour du Parlons-En qui ont pour effet de collectiviser alors que l'effet pourrait être inverse. Ainsi en est-il du micro : alors qu'il pourrait former une médiation individualisante (« c'est mon tour », « j'ai levé la main avant lui »), il se révèle au contraire un des lieux par lesquels du collectif advient : « après vous », « non, elle avait levé la main avant », ou la manière qu'a Caro de se saisir du micro pour le passer précisément à Jean. Il resterait à montrer que de tels gestes non seulement prennent une coloration particulière du fait de s'accomplir dans cet espace, mais qu'en outre, pour anodins qu'ils soient, ils contribuent puissamment à donner sa qualité particulière à cet espace de parole.

BIBLIOGRAPHIE

Austin John L., 1994, *Écrits philosophiques* (1962), Paris, Seuil

Brayer Laure, Pecqueux Anthony, 2018, « Le Parlons-en comme espace de circulation », in Loïc Blondiaux, Christophe Traïni (dir.), *La démocratie des émotions*, Presses de Sciences Po, pp. 67-91

Citton Yves, 2014, *Pour une écologie de l'attention*, Paris, Seuil

Génard Jean-Louis, 2013, « De la capacité, de la compétence, de l'empowerment, repenser l'anthropologie de la participation », *Politique et Sociétés*, volume 32 numéro 1, pp. 43-62

Erving Goffman, 1961, « Fun in games », in *Encounters: two Studies in the Sociology of Interaction*, Indianapolis, Bobbs-Merrill

————— 2013, *Comment se conduire dans les lieux publics. Notes sur l'organisation sociale des rassemblements*, Paris, Economica

Pecqueux Anthony, 2014, « Tordre l'attention. Ajustements perceptifs en situation », in Yves Citton (dir.), *L'économie de l'attention. Nouvel horizon du capitalisme ?*, Paris, La découverte, pp. 219-228

Quéré Louis, 2002, « La structure de l'expérience publique d'un point de vue pragmatiste », in Daniel Cefai, Isaac Joseph (dir.), *L'Héritage du pragmatisme. Conflits d'urbanité et épreuves de civisme*, La Tour-d'Aigues, Éditions de l'Aube, pp. 131-160

Starhawk, 2015, *Rêver l'obscur. Femmes, magie et politique*, Paris, Éditions Cambourakis

Stengers Isabelle, 2015, « Que vas-tu faire de moi ? », in Fleur Courtois-L'heureux, Aline Wiame (dir.), *Etienne Souriau, une ontologie de l'instauration*, Paris, Vrin, pp. 63-85

⁴ Sur ce sujet, voir les travaux récents d'Anna Tsing ou Baptiste Morizot ; voir (Brayer & Pecqueux, 2018), pour une tentative en ce sens appliquée à la trajectoire d'un nouveau-venu au Parlons-En, le long d'une année entière.

La revue Corps-Objet-Image du TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est est une publication périodique réunissant artistes et chercheur-euse-s pour explorer les territoires et les pensées plurielles des arts de la scène contemporaine.

Le quatrième numéro de la revue met à l'honneur des praticien-ne-s de l'attention dont les pratiques dérangent et dépayser nos régimes attentionnels et cultivent de nouveaux domaines d'attention. Faire exister la possibilité de nouvelles attentions, c'est faire exister, fragilement, d'autres mondes possibles.

Ses articles sont publiés sur le site Corps-Objet-Image au rythme des « Week-ends » des saisons 2018/2019 et 2019/2020 du Centre Dramatique National. Ils font l'objet d'une publication papier qui paraît en mars 2020 à l'occasion de la Biennale Internationale Corps-Objet-Image du Centre Dramatique National, Les Giboulées (ISSN 2426-5756 / ISBN 978-2-9520815-8-0).

www.corps-objet-image.com — tous droits réservés

Le contenu de ce site relève de la législation française sur la propriété intellectuelle. Les articles peuvent être consultés et reproduits sur un support papier ou numérique sous réserve qu'ils soient strictement réservés à un usage personnel, scientifique ou pédagogique excluant toute exploitation commerciale. La reproduction devra mentionner « TJP Éditions », « Revue Corps-Objet-Image », l'auteur et le titre de l'article.

Pecqueur Anthony, 2020, « L'attention et ses envers — L'immersion dans un cercle de parole, le Parlons-En »,
Revue Corps-Objet-Image, n°4
Éditeur TJP Éditions / Revue Corps-Objet-Image 04 Théâtres de l'attention / Directeur de publication Renaud Herbin

TJP ÉDITIONS / 1 RUE DU PONT SAINT-MARTIN / 67000 STRASBOURG
www.tjp-strasbourg.com / www.corps-objet-image.com

TJP Centre Dramatique National Strasbourg - Grand Est
LA SCÈNE CORPS-OBJET-IMAGE POUR TOUTES LES GÉNÉRATIONS / DIRECTION RENAUD HERBIN